

chaussé de sandales de peau de chèvre, coiffé d'un bicorne de peau de mouton ciré, vêtu d'une veste s'arrêtant aux reins, d'une culotte courte fendue sur le côté et s'ajustant à des



Un paysan.

chausses de laine, marche d'un pas traînant ; des housses en peau de chèvre attachées comme des tabliers sur chaque jambe les empêchent de plier les genoux. Leur démarche, repliée et

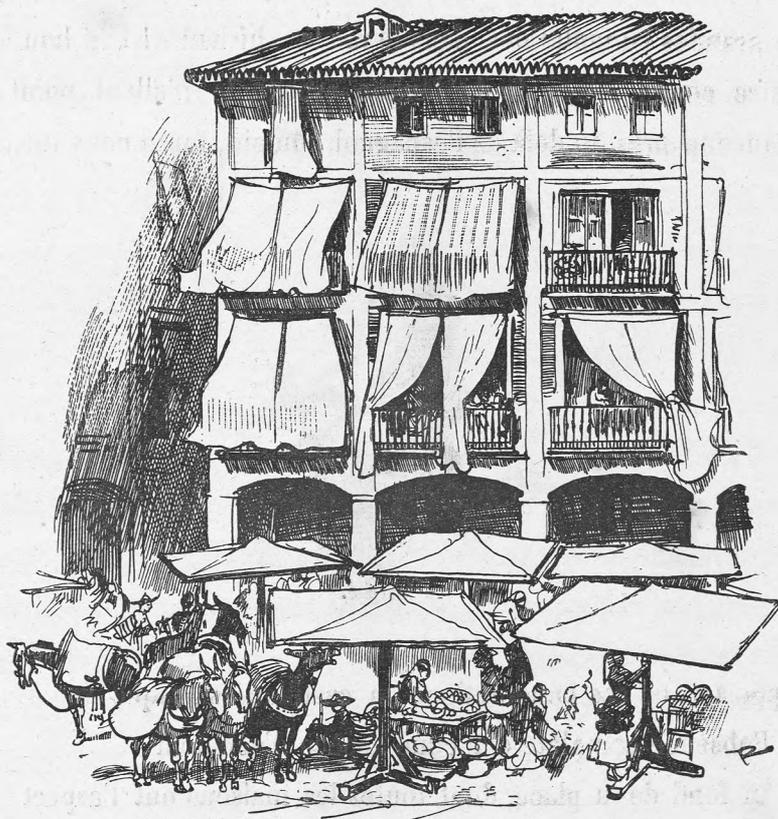


Autre paysan.

pour ainsi dire, légèrement accroupie, cette allure fatiguée, la lenteur des gestes et la savaterie particulière aux paysans espagnols, leur donnent une silhouette qui complète l'aspect

du mouvement éreinté de leur âne. Malgré cela l'homme conserve son aspect fier, et la bête, sa tournure douce.

Tous ces ânes, tous ces âniers, toutes ces charges de charbon, arrivaient sur une grande place carrée, bordant la grande



Un coin de la plaza Mayor.

route; on déchargeait les bêtes, on mettait les marchandises en tas et les baudets étaient laissés libres; alors on les voyait se réunir par groupes, comme s'ils avaient été eux-mêmes des paysans, causant entre eux un jour de marché. Quant aux charbonniers, ils se dispersaient dans la ville, si bien que, pour

quelques centaines de paires de longues oreilles, on pouvait compter quelques hommes seulement. On eût dit en vérité que c'étaient les ânes, et non les paysans, qui étaient venus là pour faire leurs affaires, et que quelques-uns d'entre eux avaient amené leurs charbonniers. De temps en temps, on entendait de grandes lamentations, dans le mode « hi han » ! « hi han » ! Notre connaissance de la langue espagnole n'allant point à beaucoup près au delà de l'espagnol humain, force nous fut de



Au marché.

supposer que ces lamentations en castillan asinesque venaient de l'absence complète d'aucune espèce d'acheteur.

Au fond de la place, dont toutes les maisons ont l'aspect le plus sévère, on lisait, peint en lettres gigantesques sur une façade, ce seul mot « Fotografia ». Pour qui ce photographe avait-il placé son établissement là ?

Les vieilles demeures seigneuriales ne sont pas rares dans la capitale de la Vieille-Castille ; certaines maisons, sans être monumentales comme la Casa del Cordon, ornent quelques rues

antiques de leurs façades écussonnées, un peu branlantes, un peu décrépites, mais dont toutes les pierres semblent encore regarder le passant avec toute la fierté d'un hidalgo.

La maison du Cid n'existe plus, bien entendu, mais la place y est toujours; un petit monument y a été élevé au siècle dernier à la mémoire de l'époux de Chimène. Un simple fût de colonne avec un écusson. Les cendres du héros et celles de Chimène sont à l'hôtel de ville; elles ont été apportées du monastère de San Pedro de Cardena, voisin de Burgos, où sont encore les tombeaux du père, de la mère, du fils et des filles du grand chevalier. Le Cid étant mort en 1099 dans Valence, sa conquête, la ville fut pendant deux ans défendue contre les Maures par doña Chimène; enfin les chrétiens, sur le point d'être forcés, voulurent enlever aux vainqueurs la dépouille du héros pour la rapporter en Castille; ils attachèrent son cadavre embaumé, armé de toutes pièces, sur son cheval de bataille Babieca, ils lui mirent à la main son épée Tizona, élevèrent sa bannière et grâce à ces enseignes redoutées firent leur trouée parmi les assiégeants. Le cheval Babieca obtint aussi les honneurs de San Pedro, il fut enterré devant le portail de l'église où reposait son maître.

Le jour du marché fait de Burgos un fouillis très amusant de mulets, d'ânes, de paysans et de paysannes. Le marché se tient sur la plaza Mayor, avec des annexes sur des petites places environnantes.

La plaza Mayor est entourée de maisons uniformes bâties sur arcades, peintes de toutes les couleurs et égayées par une multitude de grands rideaux multicolores, couvrant tous les balcons.

Le marché, abrité sous de larges parasols carrés, se tient autour de la statue du roi Charles III, porteur d'un nez trop



Mariano.

bourbonien, qui par ses dimensions exagérées doit éviter l'usage du parasol à deux ou trois marchandes.

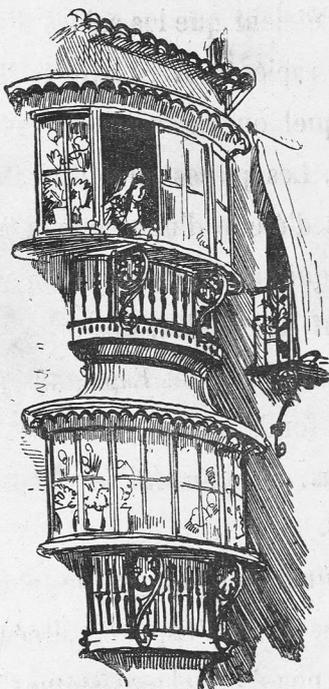
Dans les coins, des troupes d'ânes sont abandonnés en



A la gare.

liberté, la tête courbée attachée par une corde à l'une des pattes de devant. Les costumes sont très variés ; les plus pittoresques de ces paysans étaient de vieux bergers coiffés d'un

bonnet fourré presque pointu, vêtus de petites vestes à revers noirs et collet relevé, de culottes marron protégées au-dessus des jambières par des housses en peau de chèvre attachées à la ceinture, braves gens à face rissolée par le soleil, au menton



Les miradors.

rasé, mais encore garni d'une végétation courte et rude comme une vieille brosse.

Parmi toutes les figures aperçues en ce jour de marché, défilant sur le pont ou stationnant sur les places, la palme appartient à un pauvre diable qui voyageait les mains liées, entre quatre gendarmes à cheval. C'était le type absolu du vieux vagabond, blanchi dans la misère de ces campagnes

poudreuses. Celui-là avait du style ; ahuri comme un animal pris au piège, il semblait ne lui être resté que l'instinct de se tenir toujours le plus loin possible des gendarmes. Ceux-ci le ramenaient au centre avec les croupes de leurs chevaux, mais l'instant d'après il s'écartait encore.

Ses vêtements n'étaient que les ruines d'un de ces costumes de paysans déjà si rapiécés. A ce propos il faut noter le goût artistique avec lequel on raccommode les pantalons dans le nord de l'Espagne. Les pièces servent à la décoration ; au lieu de vulgaires carrés d'étoffe d'une couleur à peu près assortie, comme les pièces qui émaillent les vêtements de nos paysans sans poésie, ce sont des étoiles, des ornements d'une couleur franchement différente, que les Espagnols appliquent aux endroits fatigués, aux fonds, aux genoux, avec des rappels sur les côtés et dans le bas. Et vraiment le vêtement ainsi étoilé est plus beau que neuf.

Burgos possède quelques promenades sur les bords de l'Arlanzón. La promenade de l'Espolon, située près de l'arc de Santa-Maria, est ornée de quelques statues de guerriers et de rois dans le goût troubadour du siècle dernier. Les plus jolies promenades sont dans le faubourg de l'autre côté de la rivière. Sous les arbres, la garnison faisait l'exercice ; à distance les pantalons rouges et les tuniques bleues font penser aux troupes françaises. Comme tenue et comme propreté, les régiments espagnols sont vraiment admirables, l'uniforme est joli et très galonné, les officiers surtout sont couverts de trèfles d'or sur les manches.

L'accessoire obligé d'un séjour à Burgos est une visite à la

célèbre chartreuse de Miraflores, située à une petite lieue de la ville sur une hauteur. Avec des voyageurs de notre posada nous frétons un omnibus pour nous y transporter. Le voyage n'est pas long. En route, un de nos compagnons, natif de l'Auvergne, établi depuis trente ans en Espagne, nous raconte l'histoire de ses mules. Ah ! L'une de ces mules surtout valait son pesant d'or, et il en avait souvent refusé bien de l'argent ; elle n'était pas jeune, elle n'était pas belle, mais elle possédait une qualité plus précieuse pour son propriétaire que la beauté et la jeunesse, elle sentait les voleurs à cinquante mètres ! Avec elle on pouvait voyager de nuit, grâce à ce flair particulier on était sûr de ne jamais tomber dans une embuscade.

La chapelle de la Cartuja de Miraflores possède un splendide mausolée du roi Jean II et de sa femme Isabelle. Ce tombeau extraordinairement fouillé est un miracle de sculpture à user la vie d'une demi-douzaine d'artistes. Il y a, parmi les nervures, les enlacements, les guirlandes d'une complication invraisemblable, découpées avec la finesse d'une broderie, une quantité inouïe de statuette d'un fini précieux portées sur de grands lions couchés. D'autres statuette forment une galerie au sommet du sarcophage autour des statues du roi et de la reine, couchés couronne en tête. A part quelques mutilations légères dues à la guerre, l'œuvre est encore fraîche et délicate, l'épiderme d'albâtre des statuette n'a pas souffert et même les minutieux dessins de la robe de brocart de la reine ne sont pas altérés.

Le reste du cloître est moins intéressant, ce sont des cours désertes, de longs corridors blancs. Le couvent n'était occupé

jadis que par vingt-six chartreux, chacun d'eux avait son appartement particulier bien conservé encore : une chambre à coucher, un oratoire et un petit jardin séparé par de hautes murailles de ceux de ses voisins. La cuisine était commune à tous les chartreux, et il y avait à chaque cellule une sorte de vasistas en bois à travers lequel, aux heures des repas, on apportait à chacun sa nourriture.

On nous avait également conseillé de visiter, à une lieue de Burgos, « Las Huelgas », un couvent de femmes bâti sur l'emplacement d'un palais nommé « Las Huelgas del rey », les plaisirs du roi, mais le prêtre qui gardait la chartreuse de Miraflores, nous ayant dit que le couvent est fort intéressant, mais qu'on n'en peut voir que le mur extérieur qui n'a rien de particulier, nous pensâmes que, malgré l'avis du philosophe qui prétend que voir un mur, derrière lequel il se passe quelque chose, c'est déjà voir quelque chose, il était inutile de nous déranger.





Sérenos. — A Valladolid et ailleurs.

CHAPITRE QUATRIÈME

VALLADOLID. — AVILA

Les dernières sérénades espagnoles. — Les remparts d'Avila. — Accès aigu de romantisme. — Trois kilomètres de créneaux. — Une cellule de religieuse.

Assassine-t-on une douzaine de femmes? égorge-t-on vingt-cinq enfants sous nos fenêtres? quels sont ces cris?... Ah! nous l'avions oublié, c'est le séreno qui vient nous hurler les heures!

Hélas! la voilà la sérénade espagnole, la seule, la dernière, celle qui toutes les nuits se donne avec l'autorisation de l'alcade.

Le séreno est un fonctionnaire spécialement chargé par les municipalités paternelles d'engager les habitants à dormir tranquilles en leurs logis. Si d'heure en heure un chant épouvantable éclate dans la nuit et vous réveille en sursaut, ne vous plaignez pas, c'est le bon séreno qui vous engage à dormir. Jugez un peu, si ce n'était pas pour ça !

Admirable institution !

Après deux ou trois airs de séreno allez donc fermer l'œil ! au moment où, après bien des efforts, vous êtes sur le point de rattraper le somme interrompu, voilà que la voix maudite et redoutée retentit, en train de réveiller les habitants d'une autre partie de la ville ; puis sa psalmodie lointaine grossit, le séreno se rapproche, on le devine, on le voit venir avec son manteau, sa pique et sa lanterne, et tout à coup, sous votre fenêtre, le misérable fait résonner triomphalement son fer sur le pavé et crie à tue-tête son lamentable refrain : *La doce de la noche !.... la tres de la noche ! etc...*

En voilà encore pour une heure.

Nous sommes à Valladolid, où nous sommes arrivés de nuit avec l'intention de dormir admirablement pour arpenter le lendemain, encore plus admirablement, les rues de cette cité royale, capitale préférée jusqu'à Philippe IV.

Hélas ! fatale erreur. Pour la nuit nous avons oublié le séreno et pour le jour nous avons compté sans la ville elle-même. Valladolid est une de ces villes que l'on peut visiter en voiture, c'est-à-dire, quoi qu'on en dise, une cité peu intéressante.

C'est Versailles avec des stores et des jalousies aux fenêtres,

des balcons, de grandes places poudreuses et des couvents. Dans nos interminables promenades à travers les rues embrouillées de la ville, nous n'avons guère trouvé que deux ou trois points caractéristiques comme la Plaza Mayor et la place de l'Université.

La Plaza Mayor est comme les places de Vittoria et de Burgos, un vaste espace entouré de maisons uniformes, bâties sur arcades ; celle-ci ne manque pas d'un certain air de grandeur, déchuë peut-être, mais encore visible. Les hautes maisons peintes, avec leurs immenses lignes de balcons fleuris, et les centaines de rideaux flottant au vent, paraissent plus vivantes que celles du reste de la ville.

L'ayuntamiento, l'hôtel de ville, pour le moment sans toit ni fenêtres, occupe une des faces de la place ; les principales boutiques sont sous les galeries qui se prolongent jusque vers une petite place dont le principal ornement est une fontaine à colonne dorée, d'où le nom de « plaza de la Fuente dorada ».

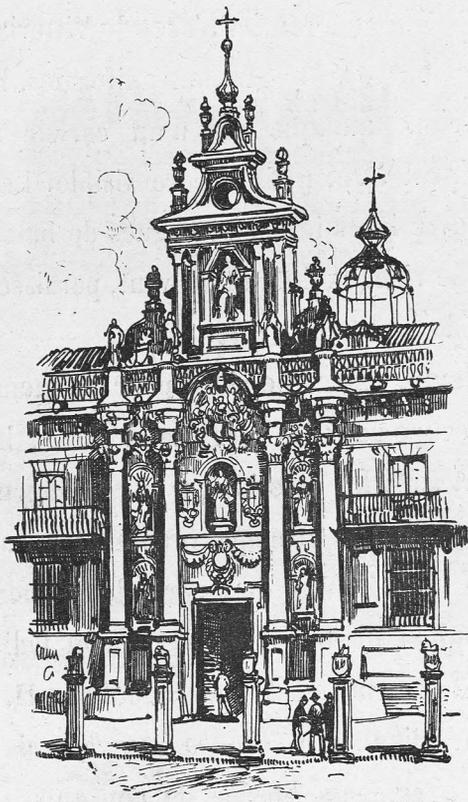
C'est sur la plaza Mayor que se donnaient jadis les courses de taureaux et les auto da-fé ; sous Philippe II, de sanglante mémoire, ou brûlait aussi au *Campo Grande*, maintenant transformé en une promenade bordée de couvents, près du chemin de fer.

L'université de Valladolid possède une superbe façade dans le style de la renaissance espagnole, riche et touffue sans cependant tomber dans les exagérations et les prodigalités du style plateresque qui ciselait les monuments comme des pièces d'orfèvrerie.

La Universidad a déjà bien des statues, son portail à colonnes

est surchargé d'ornements : blasons, guirlandes, bas-reliefs, anges, figures allégoriques dans des niches, statues dans le haut, fronton chargé de boules et de pots de fleurs, etc.

En avant de la façade se dresse une ligne de piliers de deux

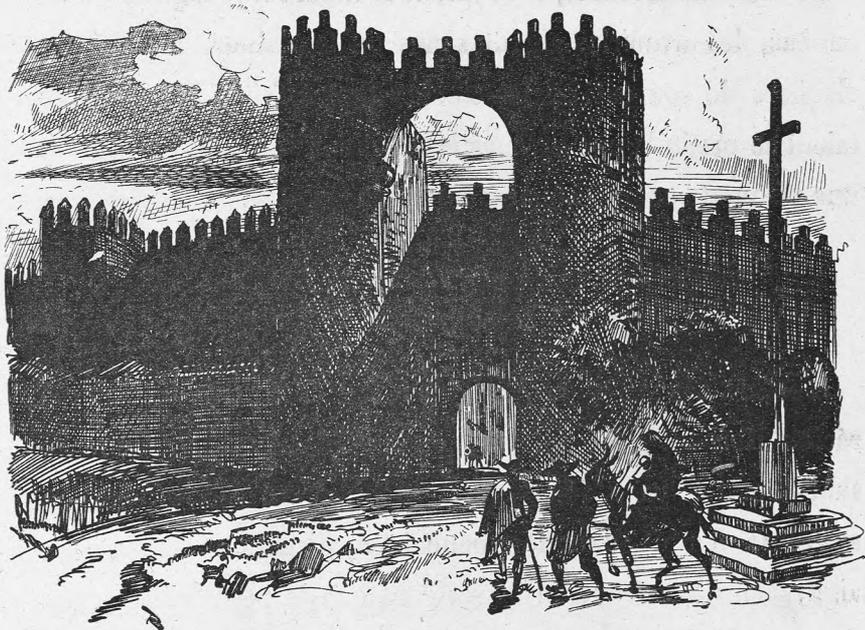


Valladolid. — Portail de l'Université.

mètres de haut, surmontés chacun d'un lion appuyé sur l'écusson royal.

Les monuments de Valladolid sont nombreux, mais peu remarquables : le Palais Royal, situé en face du couvent de San Pablo, est plus sombre que majestueux, la cathédrale n'a

jamais été achevée; les autres édifices présentent des détails, des morceaux plus ou moins intéressants. Plusieurs sont comme la cathédrale, les pierres sont sur le chantier, les murailles attendent, mais les maçons, il y a deux cents ans, sont partis pour aller déjeuner et ne sont pas revenus.



Entrée d'Avila.

Ceci est le sort commun de toutes les villes qui après avoir été centre et capitale se trouvèrent un beau jour abandonnées pour une rivale; après une époque brillante, Valladolid pendant longtemps capitale de l'Espagne et séjour préféré des rois, fut détrônée et tuée par Madrid comme elle avait détrôné et tué Burgos.

Dans les rues assez banales on peut faire bien du chemin

sans rien trouver, il ne nous est resté que le souvenir de quelques coins : une étroite façade d'église serrée entre les maisons, travaillée comme un devant d'armoire artistique ; un porche gothique, au couvent de San Gregorio, croyons-nous, bizarrement orné de sépultures imitant les nattes et tressages de la sparterie ; une autre vieille église près de la maison où Christophe Colomb est mort, avec une tour timbrée, presque du haut en bas, des armoiries gigantesques du fondateur, et enfin des clochers de couvent où les cloches tout à fait à jour, exécutaient ce matin-là une gymnastique folle, faisant à chaque coup une pirouette complète par-dessus leur poutre.

Beau seigneur, va-t'en voir si ta muraille est haute,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour...

C'est un des voyageurs qui éprouve subitement le besoin de réciter Hernani aux gendarmes de la gare d'Avila. Déjà en passant devant le pays dénommé Hernani, entre Saint-Sébastien et Tolosa, il avait eu un commencement d'accès de romantisme aigu, bien vite refréné en découvrant que la petite ville ornée de ce nom éclatant n'était qu'un bon gros bourg, bien tranquille, bien agreste et même — horreur ! — un tant soit peu manufacturier.

A Avila, c'est autre chose. Tant de tours et de créneaux se découpent sur le ciel, que le romantisme le plus échevelé devient du simple naturalisme.

A 500 mètres du chemin de fer, sur un mamelon ondulé, se dessine une ligne de tours et de murailles crénelées longue d'un kilomètre et dominée çà et là par quelques campaniles

de couvents ou d'églises. Cette vue cause une certaine satisfaction après une journée ennuyeuse à Valladolid. Enfin voici de l'Espagne héroïque, voici, couverte encore après des siècles, de ses vaillantes tours, une de ces fières cités de combat qui virent les grandes luttes entre les rapides légions mauresques et les durs chevaliers de Castille.

Les abords de la ville sont très rocailleux; d'énormes blocs de rochers gisent çà et là, c'est la fin d'une région sauvage que le chemin de fer vient de traverser, d'un chaos de cinq ou six lieues de longueur, où des centaines de milliers de blocs semblables à des dolmens foudroyés couvrent le sol, renversés les uns sur les autres dans une indescriptible confusion; désert animé seulement par quelques maigres troupeaux de porcs et par quelque berger solitaire debout sur une accumulation de rochers aux formes bizarres.

Nous sommes ici sur le plateau du Guadarrama, à 1200 mètres d'altitude. Éparpillés dans les rochers entre la ville et le chemin de fer, quelques vieux couvents sont restés de ceux qui s'abritaient jadis à l'ombre des murailles. Tout est pur moyen âge ici, seul un « *nom d'un chien!* » retentissant comme nous nous perdions dans la contemplation de ce fier paysage nous a rappelé le dix-neuvième siècle représenté ici par les chauffeurs français du chemin de fer, qui profitaient de l'arrêt pour se dégourdir les jambes et le gosier.

Le pittoresque des costumes s'accroît; c'est le commencement des chapeaux à pompons et des jupes jaunes chers aux habitants de l'Andalousie.

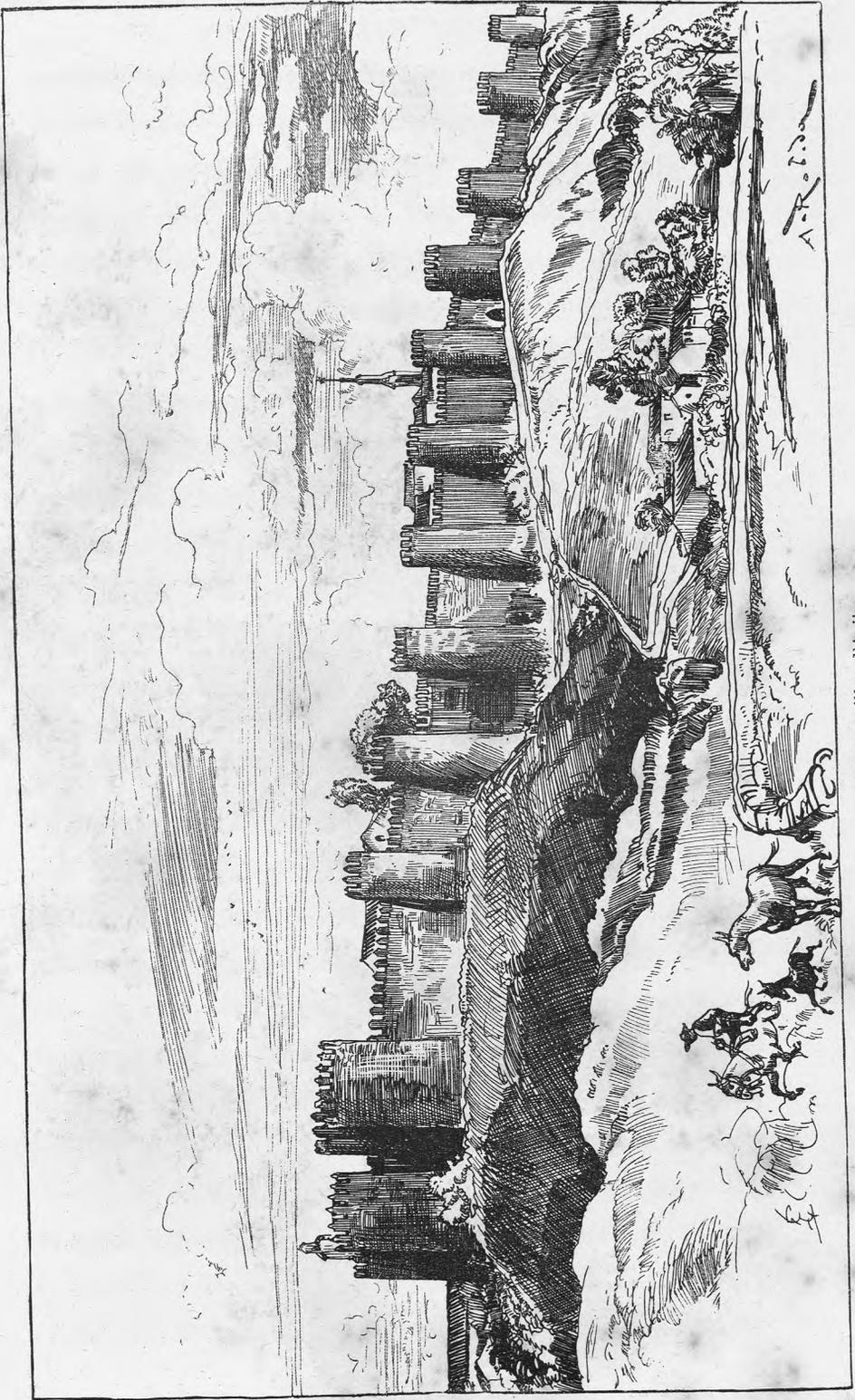
Près de la gare, une foule composée d'autant de mulets que

de paysans entoure une posada et forme des groupes tout disposés pour l'aquarelle. Les bergers couverts de peaux de chèvre du marché de Burgos se retrouvent aussi. Beaucoup de ces paysans ont la mante du Midi, ce manteau de laine bariolé de raies de toutes les couleurs, qui se porte jeté sur l'épaule et dont les extrémités fermées en forme de poche, sont garnies de franges et de petits pompons.

Des petites maisons noires et tristes, coupées de ruelles étroites, solitaires et tristes, voilà tout ce qu'est la ville à première vue ; dans cette vieille ville de guerre, les maisons semblent s'être ramassées et serrées les unes contre les autres avec la préoccupation de ne pas gêner la défense. Pas une qui cherche à voir par-dessus les créneaux de l'enceinte ou bien à se distinguer par une façade architecturale ; tout est petit, froid et triste.

Cependant, même dans les ruelles les plus infimes, les vieilles demeures seigneuriales ne font pas défaut, mais il ne semble pas qu'elles aient jamais été luxueuses ; les gens qui les ont bâties devaient être simplement de rudes chevaliers, sans grand souci de magnificence et plus souvent en chevauchées dans les plaines ou de garde sur les tours contre les algarades des Maures, que reposant en leur logis. Les murailles sont plus épaisses, plus noires que les autres et pour tout ornement possèdent un vieil écu blasonné, quelque fenêtre à trèfle ou quelque haute porte en ogive.

Le seul reste un peu plus monumental que nous avons rencontré, était un vieux palacio occupé par l'École des cadets de l'armée. — C'est tout ce que l'on peut découvrir en battant le pavé : des débris de palais déserts, des officines de perruquiers



Les murailles d'Avila.